

gement Nadiège, toujours heureuse de tourmenter ceux auxquels elle parlait.

— C'est alors bien la peine de s'occuper de cet héritage, s'écria Tarakanof avec impatience.

— Si je m'en occupe, c'est que je le regarde comme assuré.

— Alors je ne comprends plus.

— Ecoute et tu comprendras.

— Voyons.

— Ne penses-tu pas que dix millions dans notre caisse nous seraient fort utiles en ce moment.

— J'en suis convaincu.

— Et que, par conséquent, nous ne devons pas les laisser échapper.

— Evidemment.

— Si Maxime épouse, comme il le désire, sa cousine Olga Volonief, sa fortune serait sans ressource perdue pour nous, n'est-il pas vrai ?

— Assurément.

— Donc il n'épousera pas sa cousine.

— Pourquoi ?

— Parce que je l'en empêcherai avec ton aide et celui de nos autres collègues, alors...

— Pardon, si je t'arrête ; il n'épousera pas la Volonief, je te l'accorde, mais il y a en Russie beaucoup d'autres jeunes filles à marier.

— Pas pour lui, et pour bonne raison ; donc, sa sœur nous appartient, son héritage nous appartiendra aussi.

— A condition qu'il meure avant elle, objecta le juge.

— Nous le supprimerons.

— Ce ne sera pas chose facile, c'est un gaillard solide et...

— Allons, trembleur, rassure toi, nous le ferons supprimer par ordre.

— Il faut un motif.

Nadiège leva les épaules :

— La trahison emporte naturellement peine de mort, dit-elle.

— Un officier comme Maxime peut nous abandonner, mais n'est pas de ceux qui trahissent.

— Désobéir est trahir, il désobéira j'en suis certaine, dès lors tout affilié désigné par le sort nous débarrassera de lui.

Tarakanof ne répondit pas, il regardait la dame de Pique avec une admiration mêlée de terreur.

— Dès, lors, continua froidement l'implacable Sibérienne, les dix millions nous seront acquis.

Les yeux du juge flamboyèrent de convoitise, mais il n'osa pas demander quel serait, parmi les membres du comité, celui que la Nihiliste avait choisi pour être l'époux de la comtesse.

Elle ne se donna pas la peine de le lui apprendre et changeant de conversation :

— A présent tes nouvelles, dit-elle.

Nubius lui confia le contenu des lettres du docteur.

— Parfait, fit Nadiège, la sommation au tzar d'avoir à se soumettre sera affichée dans la nuit sur la porte de son palais, et s'il le faut, on lui en mettra dans les mains et dans les poches pour qu'il n'en ignore. J'ai passé à l'imprimerie du ministère de l'Intérieur, d'autant plus clandestine à présent que la police y a fait une perquisition qui nous met pour longtemps à l'abri de tout soupçon. Ce soir, il sera bon de déterminer le laps de temps accordé à monsieur Alexandre pour changer de politique ; huit jours seront plus que suffisants, je crois ce délai passé nous le condamnerons à mort.

— Peut-être serait-il bon de faire le coup tout de suite, interrompit Tarakanof, j'ai dans ce moment sous la main une sorte d'halluciné qui ne reculera pas, j'en réponds, et je craindrais, en attendant plus longtemps, qu'il ne se fit arrêter par quelque acte de folie compromettante.

— Comment nommes-tu ce précieux auxiliaire ?

— Mikael Bogdonof.

— Un petit noble, ruiné par l'émancipation ?

— Cela même.

— Mauvais choix, la vanité lui a tourné la tête et si le comité le chargeait du grand acte il en serait tellement énor-gueilli qu'il serait capable d'écrire sur son chapeau : C'est moi que le comité a chargé d'assassiner l'Empereur.

— Tu crois ?

— J'en suis certaine ; vois-tu, frère, quand on veut tenter un coup décisif, il faut le faire dans les conditions les plus favorables. Antonovitch s'est habilement acquitté de plusieurs missions ; celui qui a frappé Artamof, ceux qui ont supprimé Mézentlof ont bien travaillé aussi, mais, avec les préjugés qui règnent encore, on ne se débarrasse pas d'un Empereur comme du premier venu, gendarme ou policier, pour porter le coup, le courage ne suffit pas. Cherchons patiemment, mais cherchons bien. Vois ce qui s'est passé en Espagne, en Italie, en Allemagne. Sept fois on a tenté à la vie de Guillaume et pour arriver à quoi, à lui faire une insignifiante égratignure qui, bien loin de nous débarrasser du souverain ameuté contre le parti socialiste, le peuple et l'armée, a fait voter contre nos amis de là-bas des mesures d'une sévérité atroce, baillonner les journaux avancés, proclamer l'état de siège. Que ton Bogdonof manque son coup, et voilà la révolution enrayée, les universités fermées, les nihilistes persécutés, traqués, dispersés, envoyés par bandes aux mines de Nestehing ou de l'Altaï. Non, ce n'est pas mon homme ; celui que je veux, car je ne te suppose pas assez naïf pour abandonner au sort le soin de le désigner, doit être un de ces individus sombres, taciturnes, très froids, dont la main ne tremble pas, tout haine mais sans colère, d'une de ces haines profondes et réfléchies que donne une vie passée dans la solitude, sans parents, sans amis, sans femme pour laquelle ils tremblent, sans enfant qui, au dernier moment, éveille un sentiment de crainte dans leur cœur. Ces hommes sont rare dans tous les pays, en Russie surtout, cependant je crois en connaître un.

— Et tu le nommes ?

— Solovieff.

— Je ne me souviens pas de ce nom, il doit être cependant de nos affiliés.

— Son nom ne se trouve sur aucun de nos registres, il n'a jamais paru à nos réunions, mais je l'ai découvert, je l'ai deviné ; il ne me connaît pas, mais je le nourris de mes brochures les plus violentes ; le jour où je lui dirai : frappe, il frappera.

— C'est sans doute, lui aussi, un petit noble ruiné, ou un fils de pope ?

— Ni l'un ni l'autre. Solovieff est le fils d'un palefrenier de la maison de la grande duchesse Catherine, il a fait ses classes dans un gymnase et a fréquenté, pendant quelques années, l'université de Saint-Petersbourg où il n'a pas pu finir ses études. N'ayant pas de quoi vivre sans travailler, il a donné pendant quelques temps des leçons de français dans un gouvernement du voisinage, est ensuite entré dans une administration financière d'où ses chefs n'ont pas tardé de le renvoyer, et a fini par se retirer dans une petite maison, aux Iles, où il vit comme un ours,